

le phare qui s'éteint, tantôt ce sont les yeux qui se ferment, incapables d'en supporter l'éclat. Voilà la cause du mal, cause permanente, obstacle, impuissance qu'en sa route l'humanité traîne à ses pieds comme un boulet, porte sur son front comme un bandeau.

Dès lors il fallait un miracle pour que les hommes pussent retrouver ce sens qu'ils avaient perdu. Il leur fallait au moins un guide pour le suppléer.

Telle est, en effet, l'affirmation chrétienne : le Messie a racheté les hommes. S'il ne leur a pas rendu la certitude, l'innocence et l'intuition premières, il a mis dans leurs mains le fil qui doit désormais les conduire et les sauver : ce fil, c'est la morale, c'est le code des relations ; cette morale est parfaite, elle est révélée, c'est la parole divine ; elle est la loi du temps et de la vie comme le dogme est la loi du repos et de l'éternité.

Voilà donc le système. Un dogme spiritualiste dont les conséquences absolues sont incompatibles avec la vie ; une morale acceptable et qu'un abîme logique sépare de ce dogme ; pour combler cet abîme, deux mystères, dont l'un l'explique, tandis que l'autre le franchit.

## IX.

Je n'ai point à dire comment cette œuvre imposante s'est formée, comment elle s'est établie, comment elle appuya sa morale sur la philosophie, son dogme sur la Bible : elle fut le résultat des efforts des plus grands génies. Science, habileté, dévouement, elle eut tout pour elle. Les détails sont plus beaux, plus étonnants que l'ensemble, et quand on se reporte à son origine, l'esprit

s'abîme devant sa noblesse et sa simplicité, sa grandeur et sa majesté ; mais je dois constater sa force.

Quand un cœur a reçu dans toute sa pureté cette religion harmonieuse et sévère, ne cherchez pas à l'en chasser. C'est inutile, vous ne pouvez convaincre le chrétien ; il ne vous écouterait pas, ne cherchera pas à penser ; il sait qu'il ne peut comprendre ; il n'a pas besoin de vous répondre, il sait qu'il ne peut prouver. Ce sont les premières conséquences de sa foi : il croit au mystère. Cette étude du bien et du mal et de l'origine des choses, ces audacieux élans de l'esprit ne voyant plus que lui-même, n'entendant plus que le bruit de ses ailes, seul dans le silence, calme dans la nuit, à la recherche de l'absolu ; ces efforts sublimes du fini à la conquête de l'infini, cette révolte des yeux contre l'obscurité, de la vie contre la durée ; cette volonté fière du jour et de l'éternité : tout cela, c'est un crime, le premier crime, l'*orgueil*. Et, si le chrétien s'oublie, si la discussion l'entraîne, s'il doute, s'il vous croit, si vous l'avez vaincu, vous le quittez ; vainqueur ? vous le croyez, du moins. Vous n'avez rien fait. L'*orgueil* a trompé les premiers hommes, il était prévenu. Ces combats, que livre la croyance qui naît à la croyance qui s'éteint, ce trouble nécessaire, ce doute, cette lutte de l'ange et d'Israël, c'est la nuit, c'est la douleur, et, dans son âme, c'est l'enfer qui commence. L'*orgueil* a perdu Satan, l'*orgueil* le perd, il gémit, il s'incline, il est chrétien : vous êtes vaincu. Désormais il sait ce qu'il en coûte de lire vos livres, d'écouter vos discours ; il ne lira plus, n'écouterait plus ; vous le tentiez !

Ainsi tout est prévu ; la défense est assurée, la retraite



plus assurée ; l'ennemi terrassé plus fort qu'avant sa défaite, et la raison s'étonne de cette résistance toujours la même, et toujours nouvelle.

Aussi tant que le christianisme répondit aux besoins sociaux, tant qu'il ne put être attaqué que par le raisonnement, il fut invincible. Pour devenir invulnérable, il lui avait suffi de nier l'autorité de la raison. Cette grande doctrine fut vaincue par elle-même ; elle enfermait le germe de sa décadence. Ce germe, en se développant, l'a détruite. En se débattant, contre elle-même, elle a abandonné les remparts inexpugnables de son dogme. Aujourd'hui elle n'est plus reconnaissable, elle est en pleine dégénérescence. Faut-il la reconstruire ? Efforts inutiles. Ses ennemis sont maîtres des positions qu'elle a perdues ; et puis les morts vont vite, et la tombe est avare.

### X.

Ce germe de désorganisation qu'enfermait en lui-même le christianisme, était précisément cet abîme qui séparait le dogme et la morale. Ainsi la cause de sa force de résistance contre les ennemis du dehors était précisément celle de sa faiblesse au dedans. En ce sens on peut dire que ses adversaires n'ont fait qu'aider à sa chute. Il a cette gloire d'avoir surtout été vaincu par lui-même.

Il arrivait en effet que selon que les hommes étaient plus ou moins influencés par la morale ou par le dogme, ils étaient entraînés dans deux voies presque opposées : on le vit bientôt dans les disputes qui s'élevèrent au sujet de la procession divine et de la grâce. La première

de ces questions touchait surtout au dogme ; la seconde, surtout à la morale par la Rédemption. La prédominance dogmatique tendait à développer au plus haut degré l'énergie, l'activité de l'esprit et le sentiment de la responsabilité individuelle : là étaient la force et les grandes qualités du chrétien, mais elles pouvaient devenir dangereuses et excessives si elles n'étaient point tempérées suffisamment par l'esprit de l'Évangile ; le dogme n'en était pas moins le roc, le fondement solide de la doctrine. La prédominance morale, au contraire, tendait à développer le quietisme, la résignation, l'exaltation du sentiment ; le dogme et la morale agissant à la fois, il arriva que cette aspiration tendre et sentimentale grandit dans l'humanité en même temps que la croyance au libre arbitre, à la puissance de la volonté, à la responsabilité humaine enfin. Ainsi, à mesure que les hommes tenaient dans leurs jugements moins compte de l'amour, l'amour devenait d'une sensibilité plus fiévreuse et d'une ardeur plus dévorante ; il y avait hypertrophie du cœur.

Selon qu'ils étaient plus portés vers les idées abstraites ou vers la vie, les hommes s'éloignèrent ainsi de plus en plus les uns des autres : ceux-ci tuant leur cœur, ceux-là lui sacrifiant leur intelligence et leur volonté. L'Église dut enfin se diviser elle-même pour suivre ses enfants et présenter ce spectacle effrayant et contradictoire des jésuites acceptant une corruption malade faute de principes dogmatiques, et des dominicains poussant jusqu'à la férocité l'oubli de l'amour.



## XI.

Dans cette lutte, le dogme devait être vaincu, il était incompatible avec la vie; mais le christianisme devait ainsi perdre toute sa force et toute sa dignité. Isolée, sa morale était incapable de fonder rien de grand ou de durable, elle était fortement entachée d'éclectisme, pleine de contradictions que le dogme seul pouvait résoudre. En le subalternisant, la chrétienté devait tomber dans les plus étranges écarts; elle se trouvait menacée d'un péril analogue à celui auquel son hygiène éclectique avait exposé la Grèce, et cela d'autant plus que, pour balancer l'influence menaçante d'un dogme qui tend à faire mépriser les sens et négliger la vie, les lois et les mœurs avaient dû donner une grande importance à la famille et à l'amour, ces sentiments créateurs et conservateurs de la vie. De même que dans la Grèce le ton social fut à l'amitié, ce ton fut, dans les sociétés chrétiennes, à la galanterie.

Or, affirmer d'une part la matière parfaite et l'intelligence imparfaite, et d'autre part vanter l'excellence de l'amitié, c'est là un éclectisme insensé, un non-sens, un germe de décadence et de mort; j'en ai dit les dangers et les écarts. Mais affirmer d'une part l'excellence du sentiment pur et l'imperfection de la vie, et d'autre part vanter l'amour, c'est là un éclectisme semblable, les dangers en sont tout aussi grands. Dans les deux cas, on est fatalement conduit à détruire l'harmonie de l'être, et comme la Grèce avait matérialisé l'amitié, la chrétienté voulut spiritualiser l'amour. Etrange prétention de toutes les doctrines fausses de vouloir changer la nature

de l'homme, des sentiments et des choses, et refaire l'œuvre de Dieu. L'exclusivisme a besoin de tuer quelque chose dans l'être, il mutile; l'éclectisme a besoin de transformer, il dégrade, il avilit. J'aime mieux le premier. Plutôt la mort, plutôt le néant que ce déshonneur. Mais songez-y donc, tout dans l'être est harmonie, et si le plaisir s'attache à l'amour, c'est que l'amour ce n'est point seulement une âme, ce n'est point seulement un corps, c'est leur union indissoluble, c'est un enfant qui veut naître.

## XII.

Les âmes jetées dans cette voie de perdition, en quête de l'impossible, durent aller jusqu'au bout; comme le païen, qui avait oublié son âme, le chrétien, qui avait oublié la vie, portait en lui la conscience d'une harmonie qu'il ne comprenait plus. Il voulait aimer et ne savait plus l'amour. Altéré d'une soif ardente au milieu d'un désert, un mirage décevant, ombre du repos et du bonheur, flottait devant ses yeux; il courait, il courait toujours et tombait enfin désespéré les regards fixés sur l'illusion mortelle.

Ainsi comme les corps avaient été blasés, les âmes se blasèrent à leur tour; elles aussi firent appel à d'étranges accords d'idées et de sentiments. Au dernier terme de cette route insensée, nous avons vu les peuples dans les cirques applaudir, les nerfs frémissants, à la douleur, cette forme du néant. Dix-huit siècles ont passé, nous les voyons dans les théâtres applaudir émus à la laideur morale, cette autre forme du néant; et tour à tour inventeur de tourments ou de monstres, l'art infini,



ce culte du vrai, du bonheur et de la beauté, cette affirmation de l'éternelle harmonie, oublié et maudit, entraîne les générations grimaçantes et déshonorées de la mort au mépris.

## XIII.

Aujourd'hui nous sommes au bout de cette décadence, nous avons bu la coupe et nous en épuisons la lie; le dogme est oublié, une prétendue morale a pris le pas sur lui. La société est pleine d'hommes qui se vantent d'être chrétiens et qui nient la divinité du Christ. Ils nient le dogme, mais ils affirment la morale, ignorant que la morale n'est autre chose que la loi naturelle modifiée de manière à devenir compatible avec le dogme, et que ces modifications qui constituent la morale écrite elle-même sont un non-sens, une absurdité, si la nécessité du dogme ne les justifie point. Ils se moquent de l'incarnation; ils appellent la Vierge la tendre Miriam, et le Saint-Esprit le centurion Panther; mais ils respectent l'Évangile. Ils nient l'autorité de la personne, mais ils s'inclinent devant l'autorité de son œuvre; ils sont indifférents à Dieu, mais ils adorent un fétiche; ils professent, sans s'en douter, cette doctrine qu'un livre humain est le dernier terme de l'esprit humain et que la production de la pensée est devenue la borne de la pensée. Ils se croient indépendants et forts, ils sont ridicules. Ils sont fiers de s'être affranchis du système et de la doctrine: cela est bon pour les faibles intelligences qui ont besoin d'une règle, disent-ils; mais ils sont devenus les esclaves de faits accomplis et de préjugés dont ils ne comprennent plus l'origine ni les motifs.

Ils s'enferment ainsi dans un ensemble de rites traditionnels; les convenances et les habitudes remplacent, par leur immobilité, l'autorité conservatrice de l'Église et de la foi.

Le Christ devient enfin, à leurs yeux, une sorte de Confucius européen; ils font des pères de l'Église et de ses docteurs des mandarins lettrés; eux-mêmes ne sont plus que des Chinois fort médiocres.

Sans le dogme, une morale se dissout et devient rapidement quelque chose d'élastique et d'insaisissable qui ne sert plus à rien. Le dogme est semblable au pic élevé qui domine la plaine; autour de son sommet, les nuages et les brouillards prennent une forme et s'amoncellent; ils sont comme un dais sur ses flancs, ils l'abritent, ils le baignent, alimentent ses ruisseaux et répandent à ses pieds l'ombre, la fraîcheur et la fécondité; mais que le rocher s'écroule, les nuées flottantes et déchirées se dispersent emportées par les vents, les sources sont taries et la terre stérile abandonne aux flots des nuits d'orage le sable qu'ont desséché les feux et les jours de l'été.

La morale est comme le nuage arrêté par le pic; sans le dogme elle n'est plus. J'ai dit que le culte et la morale sont des échelles qui montent de la terre et descendent du ciel. Otez la terre, elles oscillent au-dessus du néant. Otez le ciel, elles tombent.

## XIV.

Les préceptes moraux ayant surtout pour but de compléter, c'est-à-dire de suppléer la loi naturelle, ils sont toujours en lutte contre cette loi qui s'impose d'elle-même à chaque conscience. Ces prescriptions écrites ont



besoin pour résister à cette action incessante d'être soutenues par des croyances, des idées fixes qui leur servent d'appui. Telle est une des importantes fonctions de la foi religieuse. En dehors de ces conditions de légitimité, les morales ne peuvent être soutenues que par une tyrannie violente ou rusée. On n'a le choix qu'entre les exagérations abrutissantes ou féroces des rites ou de la pénalité. La force n'agissant que par intervalle, tandis que l'action de la loi naturelle est constante, ce moyen est mauvais, il ne réussit jamais à maintenir les préjugés, et c'est en vain que dans cette voie funeste on se laisse entraîner jusqu'aux dernières limites de la répression et de la barbarie. L'emploi de la force est le signe de l'inintelligence gouvernementale. Les gouvernements violents sont des gouvernements bêtes. Vous avez besoin d'inventer un délit; c'est que vous avez fait une faute.

## XV.

Quant à l'emploi des rites pour maintenir une morale privée de l'appui d'un dogme, c'est autre chose. Ce moyen peut réussir. Alors ce qu'il y a de plus libre de sa nature, les mœurs sont immobilisées par les lois. Un tel procédé de conservation sociale est ce qu'on peut imaginer de plus horrible et de plus monstrueux. Les sentiments deviennent de l'étiquette. Les convenances, la mode, les larmes et la joie, tout est soumis au rite, à la règle, à l'habitude; tout se fige, la vie s'arrête, l'air est de plomb, le progrès va rejoindre les dieux et la liberté, la routine est devenue l'idéal, et les hommes, les yeux fixés sur le passé, n'ont plus même la notion de l'avenir. C'est cependant la seule ressource d'un peu-

ple sans religion qui veut maintenir une morale écrite. Il s'enferme ainsi dans un moule. Cela ne l'empêche pas de se corrompre; mais il ne peut se dissoudre, il pourrit dans son enveloppe. C'est le magotisme, c'est le juste milieu. La Chine est le seul peuple qui ait accepté ces conditions sociales; il le fallait, elle n'avait pas de Dieu. C'est l'éclectisme et l'esclavage du fait sous sa forme la plus complète et la plus hideuse, l'expression de l'athéisme gouvernemental. Ce peuple s'est nommé lui-même l'empire du centre et du milieu. Il eut l'idée originale de faire son Dieu du néant, et de l'égaliser à zéro. Au lieu d'en faire la cause première, l'origine de toutes choses, il en fit le résultat, le point d'équilibre, le lieu, pour ainsi dire, où toutes les forces se rencontrent et s'annulent. Au lieu de voir en Dieu la source de laquelle tout émerge, il vit en lui le gouffre en qui tout s'abîme. En philosophie absolue, l'un et l'autre point de vue se confondent. Aussi bien il n'y eut jamais au fond de tous les systèmes qu'une idée, le panthéisme. Mais depuis l'Inde qui fit tout émaner de l'absolu et ne put jamais, malgré tous ses efforts y faire rien rentrer, si les hommes ont cru que tout émanait de Dieu, ils firent une distinction et crurent que tout ne rentrait point en lui. Cette espèce d'excrément de l'absolu, cette portion du monde qui ne retournait pas à son origine et se trouvait ainsi mise en dehors de l'être et du cercle éternel, ce fut, tour à tour, nous l'avons dit plus haut, le concret, l'abstrait, l'homme, la nature. Au contraire de l'Inde, la Chine vit tout rentrer en Dieu, mais elle ne put jamais en faire rien sortir. Dans l'Inde, le monde fut une émanation de l'infini, dans la Chine, il fut la nour-



riture du néant. La Chine, fatalement entraînée vers l'amoindrissement et la mort, dut employer tous les moyens humains, tous les procédés, toutes les combinaisons pour se cramponner à la vie, à la réalité ; et précisément parce qu'elle n'avait pas d'origine religieuse, toute la construction sociale dut compenser ce vice de doctrine et la rattacher au passé. Comme dans l'Inde le moyen de conservation avait été la caste, en Chine ce fut le rite. Ainsi ces deux peuples ne purent trouver l'ordre que dans l'immobilité. Ils n'eurent point d'autre ressource pour éviter la dispersion indéfinie ou bien la concentration jusqu'au néant.

Ce que c'est cependant que d'avoir un Dieu qui expire, ou bien un Dieu qui aspire, au lieu d'avoir un Dieu qui respire.

Au point de vue moral, tout en Chine fut consacré par les résultats et non par les principes, et le fait dut toujours l'emporter sur le droit. Ce sont là les conséquences forcées de toute doctrine qui égale Dieu à zéro, qui justifie tout par la cause finale et rien par la cause première.

#### XVI.

Si je me suis étendu quelque peu sur ce triste sujet, c'est que des hommes influents ont, dans ces derniers temps, préconisé parmi nous cette fausse sagesse : elle a caractérisé la véritable philosophie du juste-milieu. On n'a point craint d'affirmer que seule elle devait être le guide d'un homme d'État. On s'est moqué de toutes les larges pensées ; on ne s'est point aperçu qu'en théorie l'on refaisait la Chine ; et ces prétendus hommes

pratiques n'ont pas même eu l'intelligence de comprendre que, pour réussir dans leur entreprise, il fallait enfermer les peuples dans les rites. Ignorance de leur propre doctrine, mépris de la science, impuissance et faiblesse, voilà le génie, voilà la force et l'habileté de ces prétendus politiques. On s'étonne qu'ils soient sitôt tombés. Ils ne savaient rien, ils ne pouvaient rien, et ne servaient à rien. Ils étaient des Chinois, mais des Chinois sans logique et sans génie. Les vrais Chinois ont du reste tellement compris qu'ils étaient en dehors de l'humanité, qu'ils se sont séparés d'elle. Les Anglais, qui sont doués d'une grande force et de peu de pitié, afin de remplir leur mission de balayer la terre et de la nettoyer de toutes les vermines, sont dans ce moment occupés à les empoisonner. En même temps qu'ils tracassent les magots, qui font quarantaine à l'autre bout du monde, ils devraient bien nous débarrasser de ceux qui menacent de nous emposter.

Si l'on accepte la loi naturelle, rien de mieux ; mais cela va loin, j'en préviens, et ne veux pas tricher au jeu ; cela mène tout droit au socialisme et au panthéisme. Si l'on veut une morale écrite, une morale d'État, il faut un dogme d'État. Hors de ces principes, tout n'est que désordre et confusion ou bien immobilité. Dissolvez-vous ou embaumez-vous, cadavre ou momie, cela importe peu ; j'aime encore mieux le cadavre, il sert de fumier ; mais si la momie garde la forme et l'apparence de l'être, elle ne peut servir à rien.